

**LA DÉFENSE DU VAR SOUS LA  
RÉVOLUTION ET L'EMPIRE**

**Par COSTAMAGNA**

Au XVIII<sup>e</sup> siècle aucune route n'empruntait la vallée du Var qui, pourtant, représente un bel axe de pénétration.

Cette plaine complètement abandonnée était envahie de roseaux, de broussailles et par endroit devenait franchement marécageuse. Aussi les chemins préféraient-ils sinuer à flanc de montagne pour relier les villages perchés et ne descendaient au bord du fleuve que pour le franchir.

Le gué de Saint-Laurent était franchi par la route Nice-Antibes et on le traversait à dos de passeurs ou en bac. La voie Nice - Puget Théniers, véritable sentier de montagne rarement plus que 70 centimètres, passait par Aspremont, le gué de Saint Martin du Var, Gillette et la barre du Vial. Des passerelles de bois enjambaient le Var à Malaussene et Puget Théniers. Emportées chaque année par le fleuve on devait sans cesse les rebâtir.

Un tel abandon s'expliquait par le caractère du fleuve qui peut passer au printemps et à l'automne de 18 m<sup>3</sup> à la seconde à 5000 m<sup>3</sup> à la seconde. À ces moments le Var est un vrai forcené et Vauban l'appela "ce fou, ce gueux, qu'on ne peut mettre à la raison." Son caractère de frontière séparant depuis 1481 les États de Savoie du territoire français s'opposait à ce qu'on y entreprit des travaux de corrections appropriés.

Obstacle en temps de crue, seule barrière coupant la plaine ouverte par Antibes jusqu'à l'Estérel et celle de "Nice -le Var n'intéressait pourtant pas les militaires. La longueur du cours d'eau, la médiocrité de son débit normal, le caractère des hauteurs avoisinantes aisément accessibles par les gradins de culture, engageaient à ne pas s'y obstiner.

Aussi vers 1780 comme barrière militaire le Var ne présentait que des défenses insuffisantes, embryonnaires, fort décousues. C'est pourtant sur cette ligne que le Marquis de La Planargia gouverneur de Nice et commandant une armée sarde de 11 bataillons entreprit d'arrêter en 1792 une attaque éventuelle de l'armée française du Var dirigée par le général Danselme. Son dispositif de défense remanié à deux reprises à cause des critiques du Comte Thaon de REVEL

Saint André, restait insuffisant malgré un renforcement du poste d'Aspremont et l'échelonnement de batteries sur la colline Sainte Marguerite, la crête de Fabron et toute la partie de la côte entre Nice et le Var. Aussi quand le 16 septembre Danselme reçut l'ordre d'envahir le Comté de Nice et se contenta d'envoyer l'escadre de Toulon dans la baie des Anges à deux reprises le 27 et le 28 cette irruption inoffensive n'en impressionna pas moins vivement le successeur de La Planargia, le lieutenant général de Courten et vint réveiller tous ses doutes quant à la valeur de la ligne de défense. L'arrivée sur ces entrefaites d'un télégramme de Turin : "vous allez être attaqués par terre et par mer par 35 000 français. Sauvez troupes et Piémont à quelque prix que ce soit" le détermina définitivement à l'idée de retraite.

Ce repli s'opéra dans la nuit du 29 septembre par la principale route du Comté reliant Nice au col de Tende l'affolement des soldats piémontais, l'imprévoyance du chef d'état major Pinto, en fit une déroute qui ne s'arrêta qu'à Breil.

Danselme en profita pour faire son entrée à Nice le 30 et il aurait pu occuper facilement tout le Comté quand il fut isolé avec ses 4000 hommes) par une crue du Var. Elle était due à des pluies qui durèrent douze jours et qu'un vent puissant transforma en tempête Danselme jugea prudent de ne pas s'engager plus avant que Sospel. Ainsi le Var contribua au maintien des Sardes dans la partie nord ouest du Comté de Nice et fut à l'origine d'une rude guerre qui pendant près de deux ans se déroulerait à travers les montagnes. Thaon de Revel prit le commandement de l'armée piémontaise et la retrancha fortement sur la ligne Breil, col de Brouis, Authion col de Raous où elle résista aux assauts français en 1792 (décembre). Le même mois s'achevait la construction par les français d'un pont à Saint-Laurent du Var. Cette passerelle longue de 900 mètres large de 3, bâtie sur 150 travées devait rester l'unique passage sur le fleuve jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Hâtivement construit, le pont dut subir

d'incessantes réparations à cause des affaissements produits par les crues du fleuve.

Fin août 93 le Baron de vins devint le chef de l'armée de Savoie, celle-ci ayant été renforcée par un corps autrichien il conçut l'idée d'écraser l'aile gauche française située alors vers Utelle et Gillette pour descendre la vallée du Var jusqu'à Saint Laurent et y donner la main à un corps de débarquement anglais. L'armée d'Italie prise au piège serait anéantie. Mais ce projet fut brisé par la résistance du château de Gillette qui repoussa les assauts de l'ennemi en septembre et octobre 1793 et fut dégagé par le général Dugommier.

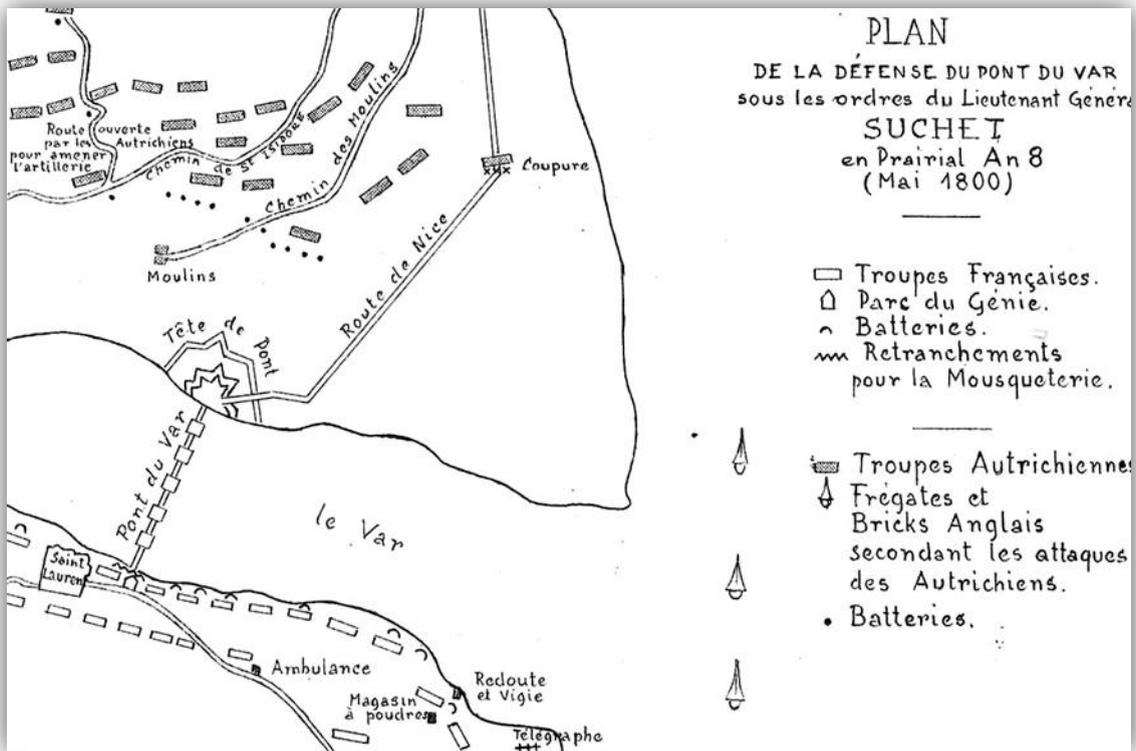
Les années 1794 - 1795 virent les opérations s'éloigner de plus en plus du Var, et le 26 mars 1795 l'arrivée de Bonaparte à Nice préluait à la fameuse campagne qui devait le mener jusqu'en Autriche.

Le résultat de cette guerre dans les Alpes-Maritimes, fut l'épuisement d'un pays déjà pauvre par lui même et l'exaspération de la population excédée par les réquisitions de l'administration militaire. Ainsi naquirent les bandes de barbets, sorte de maquisards antifrançais qui persistèrent après 1794 devenant de simples brigands.

En février 1800 alors que Bonaparte concentrait l'armée de réserve à Dijon et Lyon et préparait le passage du Saint Bernard l'armée d'Italie rejetée en Ligurie était coupée en deux par le généralissime autrichien Mélas Masséna s'enfermait dans Gênes assiégée tandis que le lieutenant général Suchet se retirait vers la rance en combattant pied à pied. Vaincu le 7 mai au col de Tende et sur les hauteurs des Apennins qui protègent Peille allait-il s'arrêter à la ligne de défense que disputa en sens inverse le Général de Babin en 1792 ? L'idée exagérée qu'il se faisait des progrès de l'armée de réserve l'engageait dans ce sens. Mais le commandant du génie de l'armée d'Italie l'invita au contraire à jeter ses troupes derrière le Var. Son argument fut que l'armée était à bout de souffle. Mal vêtus, plus nourris, presque sans munitions les hommes étaient de plus soumis à l'action des barbets. Une retraite jusqu'au Var permettrait seule de dégager et de réorganiser l'armée. En attirant Mélas dans "la Masure" qu'était devenu le Comté de Nice on l'embarrasserait à son tour dans de terribles difficultés de ravitaillement. De plus Campredon se faisait fort de transformer la vallée du Var en une solide barrière infranchissable Suchet accepta les arguments de son subordonné. Le 8 mai le gros de l'armée fila sur Nice par la mauvaise route Roquebrune la Turbie col de Villefranche. Le 11 mai elle franchissait le pont du Var "sans tirer un coup de fusil" tandis qu'une garnison approvisionnée pour deux mois se maintenait dans les forts du Mont Alban et de Villefranche afin de signaler par transmissions optiques jusqu'à Saint Laurent les mouvements de l'ennemi. Cette facilité surprenait Suchet qui avait dû replier une armée en pleine confusion comme en témoigne cette apostrophe désespérée qu'il avait écrite : " des transports, des transports, ou nous mourrons encore de faim." En fait Melas n'avait guère envoyé que la brigade Gorrup à la poursuite des Français. Elle fut aisément arrêtée au combat de Drap le 10 mai tandis que le gros de l'armée autrichienne n'avait pas encore passé la Roya. Indécis le généralissime voyait le danger qu'il y avait à s'avancer jusqu'au Var dans un département pelé. Il ménagea un temps d'arrêt pour sa troupe et cette halte sauva Suchet. Si l'on parlait couramment dans l'armée austro-piémontaise de marcher sur Toulon, Avignon et Lyon la "méthodique circonspection" de son généralissime lui faisait voir les dangers d'une telle manœuvre et il ne s'engagea que sur la croyance d'une arrivée de Bonaparte à la rescousse de Suchet. Aussi ne rejoignit-il la brigade Gorrup entrée à Nice le 11 mai, que le lendemain.

Entretemps Suchet avait fait renforcer le pont de Saint Laurent par des traverses, fortifier le village même et la berge droite du fleuve, petite falaise de 10m dotée d'une nombreuse artillerie. Une redoute avec vigie était destinée à contrebattre les navires ennemis. Il fit de plus relever l'ouvrage qui était à la tête du pont sur la rive gauche.

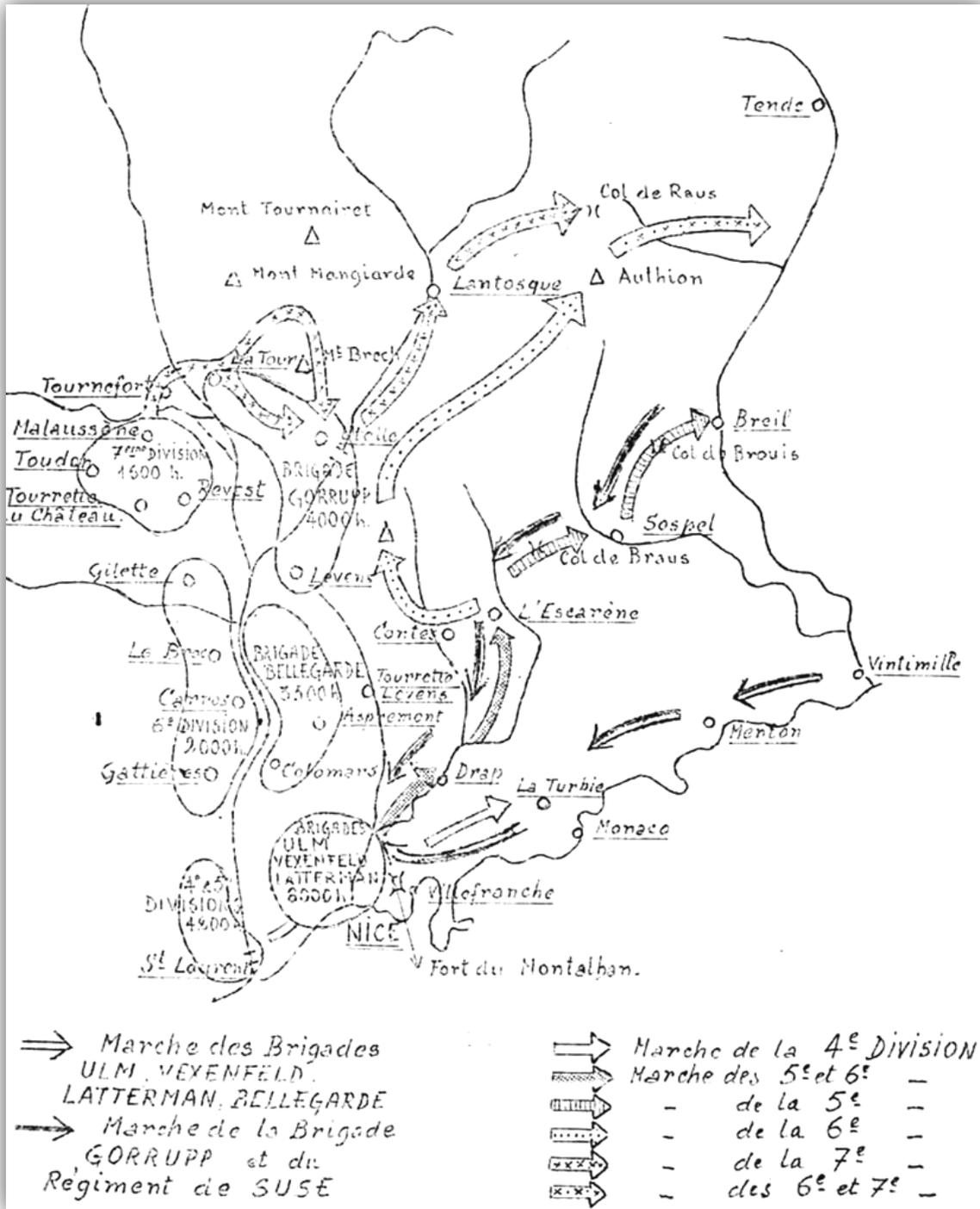
Avec 100 pieds carrés d'oliviers Campredon y développa un redan pentagonal fortement palissadé armé de quatre pièces et entouré d'un fossé plein d'eau qui l'isolait. Suchet gardait un pied dans le Comté de Nice Pour inquiéter les mouvements de l'ennemi et même



repandre l'offensive car il croyait Bonaparte déjà en Lombardie. Une lettre du premier consul le lui faisait croire. Le 12 mai il poussa une reconnaissance en direction de Nice, seule une frégate anglaise canonna cette force.

Le 13 mai Mélas passa enfin à l'attaque avec la brigade de Lattermann. Mais la résistance de la vingtième légère demi brigade et une charge du 13e régiment de chasseurs prouvèrent aux autrichiens rejetés que les français étaient solidement installés sur le Var. Au 15 mai les deux armées adverses étaient alignées de part et d'autre du Var pour prévenir des mouvements tournants réciproques. Le fleuve semble alors jouer à nouveau son rôle de frontière, une frontière qui aurait séparé un pays quasi hostile d'une région plus sûre, des montagnes désolées d'une Provence qui bien qu'appauvrie pouvait encore fournir une aide à l'armée française. Celle ci améliorerait visiblement sa situation. Le 13 la disette sévissait encore dans le camp du Var "Le 19 l'abondance régnait dans l'armée les vivres étaient exactement fournis, les troupes habillées de neuf."

Du 13 au 16 mai Mélas restait immobile à Nice car il avait fort à faire pour assurer son ravitaillement et faire venir l'artillerie. Averti de mouvements de troupes au delà des Alpes il n'y voyait qu'une diversion et ne pressentait en rien la manœuvre de Bonaparte engagée dès le 15. Impatienté par l'inertie du "vieux allemand" Suchet ordonna une forte reconnaissance le 16 mai avec 1300 hommes. Elle fut arrêtée à la hauteur de Magnan par la brigade Lattermann et les grenadiers hongrois de Vexenfeld. Pourtant le 19 mai Suchet réédita son opération car le fort du Mont Alban venait de lui signaler le départ de Mélas en Piémont le 18 au soir. Cet événement le confirmait dans la certitude de la présence de Bonaparte en Lombardie et l'imminence du repli autrichien. En fait la résistance de l'ennemi fut plus forte qu'au 16 mai et les français durent se replier. Si un rapport alarmant du général Keim confirmé le 17 par l'irruption du corps de Lannes à Aoste avait incité Mélas à se reporter par prudence à Turin où il arriva le 23, son ignorance de la présence de Bonaparte à la tête de cette armée lui fit laisser au feld maréchal Helsenitz, resté sur le Var, la totalité de ses forces avec mission de passer à l'attaque. Le 21, Suchet était parti au Broc pour mettre au point un mouvement débordant par



la 7e division puisque l'ennemi s'obstinait à Nice. Il dut revenir précipitamment à Saint-Laurent : un espion venait de révéler un projet d'attaque d'Helsnitz. Le 22 mai à 4 heures du matin une salve géniale de l'artillerie autrichienne en donna le signal. Une grêle de boulets et d'obus s'abattit autour de l'ouvrage de la tête du pont dans un terrain bourbeux. Restée en avant la 20e légère dut soutenir le feu d'une frégate napolitaine et l'assaut ennemi. Mise à mal elle se rabattit dans la tête du pont où se tenaient 900 hommes. Il s'en suivit un grand désordre augmenté par l'explosion d'un caisson de munitions et la mort du général Brunet. La déroute ne fut conjurée que par l'attitude énergique de l'adjudant général Coussaul. Pendant que le duel d'artillerie se poursuivait Helsnitz lança à l'attaque une colonne de grenadiers qui fut repoussée par les tirs précis des défenseurs de l'ouvrage. Vers 9 heures du soir 3 colonnes

nouvelles de grenadiers tentèrent d'enlever l'ouvrage mais furent décimées par l'artillerie de la rive droite et le feu des hommes de la 99e surgis au parapet. L'échec d'Helsnitz était patent. Il avait perdu 600 hommes de troupes d'élite et ses canons de 6 et 3 avaient été dominés par les pièces françaises de 8 et 12.

Suchet put alors faire réparer dès la nuit du 22 le pont de Malaussene et le 24 la 7<sup>e</sup> division (général Garnier) se porta sur Tournefort. Après avoir maîtrisé la redoute du pont Saint Bastien sur la Tinée elle prit d'assaut le village de la Tour défendu par 800 croates. Le 26 mai attaquée de face et menacée par un mouvement tournant, le long des crêtes du Mont Sirvol au Brec, Utelle fut enlevée. Suchet crut l'heure de l'offensive générale sonnée car une lettre de Bonaparte lui donnait comme certaine la présence de l'armée de réserve à Ivree le 24 mai. En fait celle ci piétinait dans le couloir de la Doire Baltée arrêtée par le petit fort du Bard Aussi Helsnitz put préparer une deuxième attaque appuyée par 18 pièces d'artillerie lourde sur le plateau Magne. Il devait chercher à rompre le pont de Saint Laurent pour permettre une retraite devenue inévitable à cause des progrès de Bonaparte.

Le 26 mai de 5 heures à 10 heures du soir le tonnerre de l'artillerie se fit entendre le feu de l'ennemi se croisait avec celui des 30 pièces françaises. Dans la nuit deux colonnes de grenadiers s'élançèrent au pas de charge sur un espace de 400 mètres. Le tir de mousqueterie de l'ouvrage et celui des canons de 8 à 24 les repoussèrent. Vers 11 heures et demie puis 11 heures deux nouveaux assauts furent tentés par Helsnitz.

Des balles à feu éclairèrent l'ennemi arrêté au bord du fossé. Par leurs décharges à bout portant les défenseurs de la tête du pont, relevés par la brigade Solignac dans l'intervalle de la 26 et de la 36 attaque les rebutèrent définitivement. 1500 grenadiers d'élite autrichiens morts ou blessés témoignaient de la solidité de la position militaire du Var.

Qu'allait décider le feld maréchal Helsnitz ? 2500 hommes filaient sur Levens en direction des positions du général Garnier mais ils furent arrêtés au fond de la gorge de la Vésubie au pont de pierre où la route Nice, Levens, Duranus, Utelle, traversait la rivière. Le 27 mai Montalban, dont la garnison ravitaillée par mer tenait toujours signalait que des caissons d'artillerie filaient sur le Piémont et que des bateaux embarquaient des canons. Suchet ordonna alors une forte reconnaissance en avant de la tête de pont. Elle s'engagea le 28 à partir de 17 heures. Avec une ardeur extrême de gros détachements escaladèrent les pentes des collines Sainte Marguerite et Caucade. Mais la réaction de l'ennemi fut très vive et vers 9 heures du soir les français rallièrent leur base de départ. L'artillerie ennemie avait disparu mais Helsnitz restait en force. En fait son armée allait commencer la retraite le 29 à deux heures du matin car Mélas le rappelait enfin à Alexandrie. En effet le 26 mai Bonaparte avait surmonté la résistance du fort de Bard et le 27 il était à Ivree tandis que Lannes atteignait le Pô. Ayant toujours pour mission de protéger Gênes Helsnitz s'établit sur la ligne Breil col de Brouis, Authion col de Raous. Mais ses bataillons donnaient de sérieux signes de fatigue et de désorganisation : "le charroi était abandonné, le soldat manquait de pain et la fièvre le minait. Beaucoup jetaient leurs fusils à côté des canons abandonnés." C'était le résultat des épreuves endurées par ces hommes aux combats du Var et plus encore à cause de leur séjour dans un pays sans ressource. Renseigné par Montalban Suchet put rentrer à Nice sans combat le 29 à 5 heures. Puis restant dans l'expectative sur la côte il lança la 5e division sur l'Escarène et Sospel occupés les 30 et 31 mai. Le 1er juin elle enlevait le col de Brouis et déboulait sur Breil tandis que la 6<sup>e</sup> division, grimpée par de mauvais sentiers le long des crêtes prenait d'assaut le camp des Mille Fourches qui défendait l'Authion. Doublement vaincu Helsnitz ordonna le repli à marches forcées sur Alexandrie, 2 brigades filant par la côte, trois par Airole Trieria Orméa. Laissé seul pour se maintenir au col de Tende Gorrupp le perdit le 3 juin.

Le 13 juin l'épilogue de toute cette campagne de l'an VIII se vivait à Marengo après que Suchet eût rejoint Masséna qui avait capitulé à Gênes le 7, mais en "vaincu qui dicte les conditions au vainqueur" Sans doute Marengo était décidé depuis le jour du passage du Saint

Bernard. Par son plan génial Bonaparte avait depuis longtemps battu le généralissime Mélas sur le plan stratégique. Il avait tenu cependant à la réussite de cette entreprise que Masséna dans Gênes et Suchet sur le Var fixassent les armées autrichiennes. En acceptant le repli sur le Var Suchet sauva son corps accablé en Ligurie. Puis il arrêta Mélas d'abord, ensuite Hellsnitz. Les troupes autrichiennes durement éprouvées ne jouèrent aucun rôle à Marengos ainsi Suchet contribua au succès de Bonaparte.

S'il convient d'apprécier d'une façon générale le rôle militaire du fleuve Var sous la révolution et l'Empire on ne saurait constater qu'il ne fut pas dérisoire alors que les théoriciens du génie du XVIIIe siècle n'avaient regardé ce fleuve que comme une position de second ordre. En 1815 le Maréchal Brune chargé de défendre cette ligne par Napoléon la considéra comme fort bonne et capable d'arrêter un adversaire numériquement supérieur. Sans les circonstances inhérentes à la chute de l'Empire et qui aboutirent à l'assassinat de Brune à Avignon il est fort probable qu'il eût démontré sur les champs de bataille la justesse de son affirmation. Toutefois le fleuve ne dut qu'aux circonstances de jouer un rôle dans les combats de l'époque. Le mois de lutte sur les rives du Var ne saurait faire oublier les années de bataille dans les montagnes des Alpes-Maritimes.

Une bien meilleure protection est assurée pour la France par qui tiennent les crêtes des Alpes bien qu'il soit possible de barrer la route de la Provence à Saint Laurent. Aussi malgré les événements de 1800 le Var ne s'imposa pas en tant qu'élément décisif de la stratégie militaire. Il ne s'imposait pas plus comme frontière puisqu'en 1760 la France atteignait ses limites "naturelles". Dès 1880 commençait la construction de l'ensemble des forts dont l'épisode de 1940 devait démontrer l'efficacité. Liée à des circonstances précises la défense du Var restera donc une heureuse réussite sans conséquence profonde.

#### Bibliographie.

- AURIOL - La Défense du Var et le Passage des Alpes  
(documents du général du génie Campredon.)
  - CAIS DE FIBRIAS - Il regimento di Suza e il suo ingresso  
in Nizza all' avanguardia Austriaca.
  - DOUMENC - (général)- Le mémorial de la terre de France  
(Savoie, Dauphiné, Provence)
  - GACHOT - Le siège de Gênes et les opérations de Suchet.
  - KRBS ST MUNTZ - Campagne des Alpes sous la Révolution et  
l'Empire (Tomes I et II)
  - MADALIN Louis- Histoire du Consulat et de L'empire.  
(de Brumaire à Marengo)
  - NICE HISTORIQUE - articles de Blondeau, Boniface, Boréa,  
Canestrier, Emmanuel, Fighiera, Garidelli,  
Imbert, Raymond, Sappia,
  - ANNALES DU COMTE DE NICE - articles de Bermond, Canestrier
- Archives.
- du Ministère de la guerre - Dossiers : B3/I B3/2 B3/3 B3/69  
B3/70 B3/71 B3/211 B3/235.  
Manuscrit de Coussaud : journal  
des opérations du centre de  
l'armée d'Italie commandée par  
le lieutenant général Suchet  
sous les ordres du Général en  
chef Masséna en VIII.
  - de la marine à Toulon - Dossiers : IAZ/238, IAZ/255
  - Municipales - Atlas militaire du Général Garnier  
Mémoire local et militaire sur le département  
des Alpes maritimes (Général Garnier).
  - Départementales - Dossiers : R4, R39, R 55, L'23, L724, L 474  
L 233, L 259, L 253, S 26.
  - Musée Masséna - correspondance du Marquis de la Planargia.